

MŒURS

USAGES, FÊTES & SOLENNITÉS

DES BELGES

CHAPITRE PREMIER.

Anciens habitants de la Belgique, avant les Belges. — Races sauvages. — Cymris et Logriens. — Galls ou Celtes. — Leur organisation. — Le druidisme. — Influence des navigateurs phéniciens sur la civilisation primitive.

La race belge, famille de peuples guerriers que les Romains trouvèrent établie entre le Rhin et la Seine, et à laquelle la Belgique doit son nom, paraît n'être arrivée dans ce pays que peu de siècles avant notre ère. Elle y avait été précédée par d'autres populations imparfaitement connues, dont quelques-unes appartenaient peut-être aux branches les plus sauvages de l'espèce humaine. En effet, des amas d'ossements d'une haute antiquité, trouvés au fond des grottes de l'Ourthe et de la Vesdre (1), et dans les tourbières de Flandre (2),

(1) Schmerling. *Recherches sur les ossements fossiles trouvés dans la province de Liège*, t. I, p. 60; t. II, p. 478.

(2) Une tête d'homme trouvée là, et qui paraît appartenir à la famille africaine, fait partie du cabinet de M. B. Verhelst, à Gand.



HABITANT DES CAVERNES.

ont offert aux savants des têtes oblongues et aplaties où l'on reconnaîtrait plutôt les caractères distinctifs du nègre que ceux de l'Européen. Des haches de pierre et quelques instruments grossiers faits d'os ou de corne de cerf sont les seuls indices qu'elles nous aient laissés de l'état où elles vivaient. Quant à leur postérité, elle a disparu entièrement de nos climats, soit qu'elle ait été détruite par les peuples suivants, soit qu'elle ait reculé devant eux (1).

Une tribu tout entière, ensevelie sous la chute d'une caverne immense qui lui servait d'habitation ou d'asile funèbre, a été retrouvée de nos jours dans la vallée de la Meuse (2). Ce sont plusieurs centaines de squelettes dont la haute taille et le front développé annoncent des hommes blancs et que leur nombre même semble distinguer des bandes les plus anciennes. Mais les débris accumulés à l'entour révèlent encore la même barbarie et le même dénûment : aucun objet de métal, aucun fragment de poterie, pas même d'ossements de bête à laine ou à cornes, indiquant la possession de troupeaux. On ne découvre dans l'intérieur de l'ancre que les instruments et les armes des sauvages les plus grossiers, surtout ces haches de pierre faites en forme de coin, qui se retrouvent jusque dans les forêts de l'Amérique. Il y en a des dimensions les plus diverses, depuis la masse pesante qui, solidement emmanchée, devait briser le crâne de l'ours et du loup, jusqu'à de légères lames de silex qui semblent n'avoir pu servir qu'à dépouiller l'arbre de son écorce et l'animal abattu de sa fourrure.

A cette existence misérable et précaire des premières tribus éparses sur le sol de la Belgique succéda plus tard un faible commencement de civilisation, quand des essaims plus nombreux vinrent peupler l'Europe septentrionale. Malgré l'incertitude qui règne sur ces vieilles émigrations, quelque souvenir nous en a été conservé par

(1) Les tribus sauvages qui se trouvent aujourd'hui les plus rapprochées du pôle (Lapons, Groenlandais, Esquimaux) offrent aussi quelque parenté avec la race nègre.

(2) Cette caverne a été découverte en 1839 par M. le lieutenant-colonel Dandelin. Elle se trouve à Chauveau, sur la rive droite de la Meuse, vis-à-vis du village de Rivière, à mi-chemin de Namur à Dinant.

les traditions que les bardes gallois avaient recueillies et que nous trouvons dans leurs chants (1). Elles nous montrent d'abord les deux rives de la Manche occupées par une race d'hommes à cheveux noirs, dont la vie était encore à demi sauvage. C'étaient les Cymris et les Bretons, rudes peuplades de qui paraissent descendre les habitants du pays de Galles et de la Bretagne française, mais dont l'origine et l'histoire n'offrent qu'incertitude. A la suite de cette population primitive, arrivèrent des tribus qui avaient d'abord habité dans le voisinage des Pyrénées et du golfe de Gascogne, et qui pénétraient pour la première fois dans le monde septentrional. C'étaient les Logriens, appelés Ligures sur les bords de la Méditerranée, et de qui semble venir l'ancien nom de la Loire (*Liger*). Ces derniers, dont les peuplades méridionales occupaient les versants des Alpes et de l'Apennin, atteignirent au nord les rives de la Tamise. Ils formaient donc une famille nombreuse ; et, quoique les auteurs latins les dépeignent comme des barbares grossiers, ils connaissaient déjà l'agriculture, la navigation, l'art d'extraire les métaux et de les travailler. On ne sait pas exactement jusqu'où ils s'étaient avancés en Belgique, une grande partie de la contrée étant alors couverte de forêts et de marécages ; mais il n'est pas douteux qu'ils n'en aient occupé les cantons les plus fertiles ou du moins les plus accessibles, avant de se répandre sur la côte opposée.

Un long intervalle s'était écoulé depuis l'arrivée de ces nations antiques, lorsque apparurent du côté du Nord des tribus d'hommes blonds, à la haute stature et aux habitudes guerrières, qui s'appelaient Galls ou Celtes. Venues des bords de l'Elbe et des contrées les plus sauvages de l'Europe, elles ne connaissaient d'autres richesses que leurs armes et leurs troupeaux : car si elles cultivaient la terre, c'était imparfaitement et sans s'y attacher avec cette persévérance qui donne de la fixité aux races agricoles (2). Leurs

(1) Elles ne peuvent cependant être accueillies qu'avec quelque défiance et pour autant qu'elles s'accordent avec les notions qu'on a tirées d'ailleurs, précaution que nous avons observée dans tout ce qui suit.

(2) César parle de nations situées dans l'intérieur de la Grande-Bretagne, qui ne connaissaient

guerriers, qui se paraient de colliers d'or, combattaient presque nus, armés de longs glaives de cuivre, et attachant à la selle de leurs chevaux la tête des vaincus. Leur audace et leur impétuosité sans égales rendaient leur attaque presque irrésistible, et ils s'avancèrent par degrés à l'ouest du Rhin jusque dans la vallée de la Loire, sans que les efforts des peuples qu'ils venaient déposséder arrêtasent leurs progrès. Quoique l'époque de cette invasion ne puisse être déterminée, il paraît qu'elle s'accomplit dans le cours du septième siècle avant notre ère (1). Depuis lors le pays où dominaient les conquérants porta le nom de Gaule; mais il ne faudrait pas en conclure que les nations antérieures eussent été détruites ou chassées; les deux races vécurent à côté l'une de l'autre, et leur postérité finit par se confondre, comme il est facile de le reconnaître au caractère mixte qu'offrent encore les populations actuelles du centre de la France et du midi de la Belgique. En effet, l'homme de ces contrées conserve en général la haute taille et les yeux bleus des enfants du Nord, mais il a perdu leur teint éclatant et leur chevelure dorée. Partout dans la plaine le sang paraît mêlé; ce n'est qu'au bord de la mer ou dans les cantons peu accessibles que règne parfois dans son ancienne pureté tantôt le type des peuples du Midi, tantôt celui des nations septentrionales.

Mais il fallut un laps de temps considérable pour opérer cette fusion de deux races étrangères, qui s'étaient rencontrées en ennemies. Le Celte victorieux dut obéir d'abord à cet instinct de domination qui anime les hordes conquérantes, et telle paraît avoir été la dépendance où tombèrent les populations primitives, que nous ne trouvons plus aucune trace de leur existence dans les récits des Grecs et des Romains. On croyait que le pays de Gaule ne produisait que des hommes blonds, les seuls qu'on vit figurer sur les

point l'agriculture. Ce passage s'applique aux clans galliques de l'Ecosse, et pourrait faire supposer que la race entière ne cultivait point le sol avant d'avoir envahi des contrées plus méridionales; mais cette opinion n'est confirmée par aucun témoignage.

(1) C'est alors que d'autres Galls débordèrent dans la vallée du Pô. Or, dans les exemples connus de migrations plus récentes, les races qui se portèrent dans l'ouest de l'Europe apparurent vers le même temps dans le Midi. C'est ce qui arriva aux Belges, aux Cimbres, aux Goths et aux Huns : on peut donc présumer que la même chose était arrivée aux Celtes.

champs de bataille. Apparemment la postérité des vaincus n'avait aucune part aux expéditions de guerre : réduite sans doute à un état d'infériorité, tributaire ou vassale, elle s'occupait de la culture du sol et se livrait aux premiers travaux d'une industrie naissante. Elle s'accrut ainsi obscurément, et au bout de quelques siècles tout l'intérieur de la contrée se trouva défriché, la barbarie des vainqueurs adoucie et une sorte d'opulence répandue chez ces peuples dont l'existence avait été si grossière.

Ces pas rapides vers la civilisation supposent l'établissement d'un ordre régulier après la conquête, et, en effet, il s'était formé une vaste fédération entre les tribus galliques qui avaient passé le Rhin. Comme les races pastorales du nord de l'Asie, elles avaient toutes la même organisation; chaque peuplade était subdivisée en plusieurs clans conduits par des chefs héréditaires, et autour de ceux-ci se groupaient diverses classes de guerriers, depuis le cavalier noble avec ses serviteurs d'élite jusqu'au simple piéton perdu dans la foule. C'était, pour ainsi dire, une famille militaire dont les membres portaient quelquefois le même nom, suivant l'usage qui s'est conservé dans les montagnes de l'Ecosse. Mais au-dessus de ces petits groupes fortement liés, il n'y avait plus rien de solide dans le corps de la tribu. Les commandements généraux étaient électifs et n'assuraient qu'une autorité précaire. La puissance réelle du chef élu consistait dans la fidélité de son propre clan, et dans les alliés que lui donnaient la naissance, l'amitié ou l'intérêt. De là des habitudes d'association ou de rivalité entre les familles nobles, et quelquefois entre les peuplades elles-mêmes, habitudes qui garantissaient jusqu'à un certain point la liberté et la grandeur sauvage du guerrier celte, mais qui laissaient encore trop de place à l'indépendance personnelle, à la jalousie et au désordre, pour conduire à un état de repos et de stabilité. Aussi la confédération gauloise, qui par elle-même n'était qu'une ligne imparfaite toujours prête à se désunir, n'acquiesça-t-elle de la consistance et de la durée que par l'influence d'un corps de prêtres qui s'éleva au-dessus des chefs eux-mêmes, et devint le juge, l'arbitre, et pour ainsi dire l'oracle de la nation.

Ces prêtres, qu'on appelait druides, et qui ne se retrouvent pas chez les peuples galliques d'Espagne, d'Italie et d'Asie Mineure, avaient eu, dit-on, la Grande-Bretagne pour berceau. Ils n'appartenaient donc point, au moins dans l'origine, à la race conquérante, et, en effet, leurs doctrines étaient bien supérieures à celles qu'on trouve d'ordinaire chez les barbares. Ils enseignaient l'immortalité de l'âme, la réprobation des méchants et leur supplice sur l'autel des dieux. Ce culte sévère, une fois adopté par la masse de la nation, devint sa loi ; il tint dans le devoir des puissants qu'il menaçait du courroux céleste, et la foule qu'il effrayait par des exemples sanglants, et il servit sans doute de base à cette première civilisation, dont nous avons déjà indiqué le développement graduel.

A peine connaissons-nous le nom des dieux terribles que l'ancienne Gaule apprenait ainsi à redouter, car les druides n'érigeaient point d'idoles (1), et leurs principaux temples n'offrent qu'un cercle de pierres brutes. Ils honoraient Hésus, père et nourricier des hommes, Teutatès, inventeur des arts et protecteur du commerce, et d'autres divinités analogues à celles des Grecs et des Romains. Mais ces personifications plus ou moins grossières de la nature divine ne semblent nullement avoir fait le fond de leurs croyances, qui appartenaient à un ordre plus élevé. Les prêtres s'en réservaient la connaissance, et les mythes qu'ils enseignaient au peuple cachaient probablement une signification toute symbolique. Leurs dogmes, semblables en général à ceux des religions orientales, admettaient le principe de la métempsycose, en la faisant aboutir à un état définitif de bonheur ou de souffrance. Ils avaient aussi des connaissances astronomiques et médicales dont les anciens ont vanté l'étendue. L'ensemble de leurs doctrines était renfermé en vingt mille vers qu'ils n'écrivaient point, mais qu'ils apprenaient par cœur pendant qu'ils se préparaient par l'étude et par la retraite à la carrière du sacerdoce. On conçoit aisément l'empire que cette science, même grossière, leur assurait sur

(1) Quelques statues qui nous sont restées des divinités gauloises datent de l'époque romaine.

une population barbare. Entièrement séparés des autres classes, ils avaient une organisation hiérarchique qui assignait à chacun d'eux son rang et ses fonctions. Au degré inférieur se trouvait le chantre, appelé *barde*, qui enseignait au peuple ses devoirs, en lui répétant les leçons des poètes sacrés ; venait ensuite le prêtre ou *ovate*, exerçant les fonctions du culte et pratiquant les sciences sacerdotales ; à la tête de tous le Druides véritable, l'homme de la pensée et de l'inspiration, vivant dans la retraite, sans contact avec le monde profane, mais apparaissant à la foule dans les grandes occasions comme l'interprète du Ciel.

A ces caractères si remarquables du druidisme, on ne peut guère le regarder comme né de lui-même chez les Logriens ou les Cymris avant ou après l'arrivée des Celtes. Rien, dans l'état de barbarie où se trouvait l'Europe septentrionale, n'offrait encore les éléments d'un pareil culte et d'une institution aussi fortement conçue. Mais déjà les navigateurs phéniciens commençaient à se montrer dans l'ouest de la Grande-Bretagne, où ils cherchaient l'étain et l'ambre. Accoutumés à traiter avec les races sauvages, ils s'attachaient à mettre leur commerce sous la protection des dieux de chaque pays, associant pour ainsi dire leurs propres croyances à celles des peuples indigènes et transformant leurs ports en lieux sacrés. Comme ce fut sur les côtes qu'ils fréquentaient que surgit le druidisme, tout porte à croire qu'une partie au moins de ses doctrines émanaient du culte de ces navigateurs étrangers, dont les pratiques étaient également mystérieuses et formidables (1), et cette conjecture se change presque en certitude quand on examine en détail les rites, la manière de vivre et l'enseignement des prêtres phéniciens et gaulois. Mais nous n'avons aucun moyen de fixer l'époque des premières relations commerciales et religieuses qui avaient mis ainsi en contact les peuplades des bords de la Manche avec une nation lointaine initiée aux arts et aux sciences de l'Orient. L'historien Hérodote, qui florissait au cinquième

(1) Les sacrifices humains de l'ancienne Tyr se conservèrent longtemps à Carthage, qui finit par rester maîtresse du commerce de l'Océan.

siècle avant notre ère, parle des îles du Nord d'où venait l'étain, et que les Grecs ne connaissaient que par la renommée. Il y avait déjà longtemps alors que les colons phéniciens de Cadix les avaient découvertes, et ceux de Carthage les y avaient suivis avec une avidité jalouse; c'était pour eux un monde vierge à exploiter, dont ils cachèrent soigneusement l'existence aux cités rivales.

Ce ne fut pas seulement sur la religion de la Gaule qu'agit de bonne heure cette influence étrangère; nul doute que les anciens rapports des tribus voisines de la mer avec les navigateurs venus d'Asie ou d'Afrique n'aient singulièrement contribué aux premiers progrès des arts les plus simples. On peut en juger par la construction des navires que les Romains trouvèrent plus tard en usage sur ces côtes. Ce n'étaient point de frêles embarcations, comme les esquifs des sauvages, mais des bâtiments solides, construits avec de fortes poutres, et dont les ancres étaient attachées à des chaînes de fer. Le nom des forts phéniciens, Car ou Caer, qui désigne encore les villes du pays de Galles, semble également s'être conservé jusqu'à nos jours en Bretagne et en Flandre pour marquer les plus anciens édifices bâtis en pierre, les tours (*ker* en breton) et les églises (*kerk*). L'établissement de marchés, qui amena l'existence d'un commerce régulier dans l'intérieur du pays comme sur les côtes, paraît aussi remonter à cette époque. Plusieurs de ces marchés phéniciens se conservèrent dans la Grande-Bretagne sous le nom de *Venta* ou *Gwent* (1), et il en resta de même quelques-uns dans le nord de la Gaule. Mais cette partie des antiquités celtiques est encore couverte de ténèbres qui ne permettent pas de déterminer les progrès de cette civilisation primitive que de nouvelles invasions allaient arrêter dans son développement.

(1) J'ose affirmer ce point, quoiqu'il ne soit pas encore établi. Les *wittæ* des villes hanséatiques, dont la nature n'a pas été suffisamment reconnue, sont la même chose.

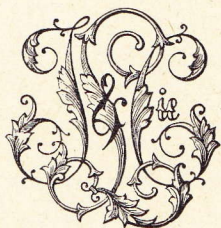
MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46